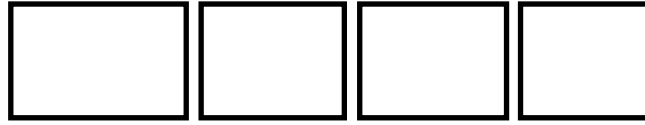


LIVRES

MIGRATIONS

Jacques Barou
Europe, terre d'immigration.
Flux migratoires
et intégration
 Presses universitaires
 de Grenoble. 2001.
 176 p., 70 F. 10,67 euros

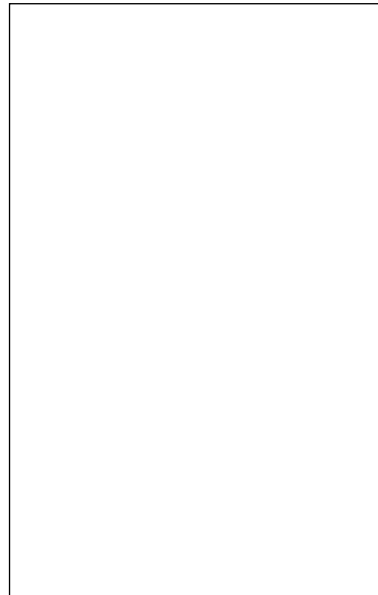
➤ Ce livre est un véritable tour de force : il analyse en peu de pages, dans une perspective historique, les flux migratoires vers les différents pays d'Europe, la gestion politique de ces flux ainsi que les divers modèles nationaux d'intégration des étrangers. C'est dire que l'auteur, Jacques Barou, chercheur au CNRS et membre du comité de rédaction d'*H&M*, possède un degré exceptionnel de familiarité avec les réalités sociales et les systèmes politiques des quinze pays de l'Union européenne. On connaît en France quelques études fondées sur des comparaisons binaires (entre la France et l'Allemagne ou la France et la Grande-Bretagne en particulier), mais *Europe, terre d'immigration* nous fait visiter également des pays peu étudiés et riches en enseignements, notamment les pays scandinaves, l'Espagne, le Portugal et les Pays-Bas.



Jacques Barou s'interroge, vers la fin de l'ouvrage, sur les convergences et divergences entre les différents modèles nationaux, afin de déterminer si les Quinze seront en mesure de procéder à une véritable mise en commun des politiques d'accueil des étrangers, comme le prévoit le Traité d'Amsterdam (1997). Une telle "communautarisation" des politiques lui semble inévitable, mais sa forme n'est pas déterminée d'avance. L'auteur formule l'espoir que l'Europe évite de se construire à partir du modèle du "libéralisme tous azimuts qui perpétue les inégalités entre des groupes bien armés et des groupes défavorisés", et qu'elle s'inspire plutôt, en matière d'accueil, "du meilleur des différentes expériences nationales".

Il s'agirait, en clair, de combiner "le souci de protection de l'individu par rapport aux outrances de sa communauté d'appartenance" (on aura reconnu ici l'apport français) avec un souci de lutter contre les discriminations, "principe fondateur de la politique

britannique", avec l'"offre d'accès équitable à la forte protection sociale qui fait l'originalité des systèmes scandinave ou allemand" et, "pour bien huiler le tout, la dose de pragmatisme qui caractérise les pratiques néerlandaises". L'harmonisation européenne que l'auteur appelle de ses vœux ne pourra se faire, écrit-il, que sur la base d'une nouvelle réflexion sur le "lien entre politiques de gestion des flux migratoires et politiques d'intégration", lien souvent oublié qu'on laisse évoluer au gré des circonstances. Il plaide pour "une véritable politique d'accueil permettant aux candidats à l'immigration d'acquiescer très vite une aptitude



à comprendre le fonctionnement des sociétés dans lesquelles ils vont s'installer".

Par la somme de connaissances qu'il résume en langage clair, par son souci d'ouvrir des pistes de réflexion pour l'avenir, ce livre mérite d'être largement consulté par des étudiants, des chercheurs et des acteurs politiques amenés à prendre des décisions dans ce domaine.

James Cohen

SOCIOLOGIE

Anne Gotman

Le sens de l'hospitalité.

Essai sur les fondements sociaux de l'accueil de l'autre
Puf. "Le lien social".

2001. 507 p., 198 F

➤ L'auteur traite à la fois de l'hospitalité privée, celle qui s'exerce à l'égard des pairs – l'hôte "de marque" que l'on reçoit, la nièce que l'on héberge quelques années – aussi bien que celle qui doit éventuellement surmonter la peur de l'altérité – l'indigent que l'on abrite temporairement, l'inconnu victime d'une catastrophe, le réfugié étranger. Ce faisant, Anne Gotman compare l'hospitalité privée à l'hospitalité publique, en particulier celle des États modernes, au travers du droit d'asile ou de l'hébergement des personnes en difficulté (SDF, malades du sida).

Entre autres, elle décrit longuement l'accueil en France des réfugiés du Kosovo en 1999, organisé par l'État mais qui a fait l'objet de très nombreuses propositions d'hébergement familial de la part de la population française. Au travers de cet exemple, on voit que l'accueil privé se serait révélé tellement compliqué, au regard des règles sanitaires et sociales de nos

sociétés hyper régulées, que les pouvoirs publics ont dû y renoncer en cours de route et en revenir aux "bonnes vieilles méthodes" étatiques de l'hébergement collectif (foyers, casernes, etc.), et ce alors que le Premier ministre lui-même avait fait publiquement appel à la générosité des Français.

Ainsi, on voit que c'est la forme privée de l'hospitalité qui se perd – et pas le sens de l'hospitalité en général –, au profit de mécanismes collectifs qui relèvent plus de la protection sociale. Le constat se confirme avec l'étude d'un lieu de vie pour les malades du sida, là où l'hospitalité est également le fait de la collectivité mais où les types d'hospitalité s'entrecroisent, entre les responsables associatifs du lieu et les hébergés eux-mêmes, qui doivent faire preuve de sens de

l'hospitalité avec les nouveaux arrivants.

Par la confrontation des approches et des exemples – historiques, philosophiques et mêmes littéraires –, l'auteur nous montre comment l'hospitalité fait "éclater les catégories du familial, du social et du politique en tant que sphères séparées". Elle nous renseigne sur les mécanismes de construction de l'autre, car si l'hospitalité "ne crée pas de liens de famille, elle peut provoquer des formes plus ou moins pérennes d'alliances et de quasi-parenté. Elle participe, de ce fait, à l'extension de la famille à la société". Comme si, à l'heure des systèmes de solidarité collectifs, l'hospitalité ne pouvait échapper à la "nationalisation" générale du lien social.

Philippe Dewitte



ANTHROPOLOGIE

Nadia Mohia

**De l'exil. Zehra,
une femme kabyle**

Éd. Georg. Genève, 1999.

214 p., environ 152 F

➤ Voilà un livre qui ne paie pas de mine, au vu de la couverture et de la platitude du titre retenu. Il faut pourtant aller au-delà de cette impression. L'auteur, psychanalyste et anthropologue, offre ici un travail original quant à sa forme et stimulant intellectuellement. De quoi s'agit-il ? Du récit, brut et brutal, d'une vie. Celle de Zehra, Kabyle immigrée en France dont l'existence a été confinée dans un réduit par un mari alcoolique et violent. Nacira, sa fille, est sa seule raison de vivre. Zehra parle de son quotidien mais aussi de son enfance, de sa Kabylie, de sa langue, de sa culture et bien sûr de l'exil. Son récit est émaillé de proverbes, de dictons, d'extraits de chansons, quintessence de la sagesse kabyle confrontée à l'épreuve du déracinement et à la nécessité de donner un sens aux souffrances, à un monde qui nous échappe. Au sens des choses, à leur pourquoi et à leur comment, Zehra, comme sa mère avant elle, livre une *"réponse franche, simple, indiscutable, ni exaltante ni décevante ;*

une réponse qui [a] l'étendue d'une de ces révélations qui te rappellent à l'humilité des vérités majeures, qui t'obligent à mesurer la vanité de ton intelligence encline aux explications alambiquées..."

Sur le discours de Zehra, Nadia Mohia ne plaque pas de grille de lecture sociologique ou ethnologique, sorte de mode d'emploi commode pour ouvrir toutes les portes d'un réel élaboré en laboratoire, préparé avec force connaissances et épicé d'un langage abscons. Elle ne se sert pas de ces entretiens et de ce témoignage pour confirmer des hypothèses d'école (ou de chapelette) trop vite érigées en axiomes. La force de ce récit est d'être irréductible à une seule vérité ou interprétation. Avec ses mots, dans sa langue, Zehra dit la fragilité de toute condition humaine mais aussi témoigne de l'ineffable de cette condition et, singulièrement, de celle d'une femme immigrée.

L'autre originalité du livre est d'imbriquer au texte de Zehra, celui, personnel, de Nadia Mohia. L'auteur entend ici rompre avec *"une certaine arrogance coloniale"* que serait *"la démarche objectiviste qui consiste à s'exclure des interrogations auxquelles on soumet autrui"*. Aussi, avec pudeur et dans le cadre de quatre *"intermèdes"* insérés dans les dits de Zehra, témoigne-t-elle,

elle aussi, de son parcours, de son propre exil. La démarche – mais non la forme – rappelle les premières pages du livre admirable de sensibilité et d'intelligence de Pierre Milza sur l'immigration italienne⁽¹⁾.

La relation à l'Autre est au cœur de ce travail. Pour Nadia Mohia, spécialiste entre autres des phénomènes d'acculturation, *"l'expérience de deux cultures, telle qu'elle est observée dans la situation de l'exil, n'est pas réductible aux conflits culturels, trop souvent ressassés [...]; c'est aussi la pleine expérience d'individus complets ; en conséquence de quoi se profilerait une autre approche anthropologique sans doute plus intéressante que celle qui continue de séparer les sociétés et les cultures à partir de critères discutables et, de surcroît, peu féconds"*. L'exil ou l'immigration *"imposerait une dialectique qui crée des liens à la place de l'opposition"*. Ainsi, l'exilé n'abandonne pas sa culture pour une autre qui serait *"plus moderne"*. Il *"s'invente"* au jour le jour par ce qu'il fait et dans sa relation à autrui. Nadia Mohia insiste sur *"le mode d'être et de penser"*, c'est-à-dire sur *"le fonctionnement psychique, et plus par-*

1)- Pierre Milza, *Voyage en Italie*, Payot, "Petite bibliothèque", Paris, 1995.

ticulièrement sur les rapports à l'imaginaire qui fondent véritablement toute culture".

Mustapha Harzoune

AUTOBIOGRAPHIE

Claude McKay

Un sacré bout de chemin

André Dimanche éditeur.

coll. "Rive noire".

2001. 397 p., 159 F.

24.23 euros.

➤ Voici donc la publication, plus de soixante ans après l'édition originale américaine (1937), de l'autobiographie de Claude McKay, poète et romancier jamaïcain (1890-1948) émigré aux États-Unis en 1912, aujourd'hui quelque peu oublié. C'est le récit de ses longs séjours à l'étranger dans l'entre-deux-guerres, d'Angleterre en France, de Moscou à Petrograd, d'Espagne au Maroc, de la Côte d'Azur à la Bretagne, qu'il nous

livre dans *A Long Way from Home*, approximativement traduit par *Un sacré bout de chemin*.

Ainsi, McKay nous parle tour à tour des clubs socialistes de Londres, de ses rencontres avec les plus illustres des bolcheviks en URSS, de sa descente dans les bas-fonds de Marseille – qu'il mettra par ailleurs en scène dans le roman *Banjo* (*H&M*, n° 1221) –, ou de sa découverte des *gnawas* de Casablanca, qu'il décrit comme des "sorciers guinéens" pratiquant des rituels magiques de guérison. À Paris, il côtoie la fine fleur de l'intelligentsia d'outre-Atlantique, comme Alain Locke, auteur d'une *Anthology of the New Negro* et "pape" de la *Negro Renaissance*, ou comme le romancier blanc Carl Van Vechten, auteur de *Nigger Heaven*, qui s'enivre consciencieusement au Café de

la paix devant McKay, victime récente d'une attaque cérébrale à qui le médecin a interdit l'alcool, "même le vin ; et quand un médecin français vous interdit le vin, il vaut mieux lui obéir !"

On éprouve un véritable plaisir à lire les innombrables portraits, tour à tour ironiques (Maïakovski) ou admiratifs (Chaplin), acer-

bes (Gertrude Stein) ou tendres (Lucien, marin breton rencontré à Toulon), caustiques (H. G. Wells) ou perplexes (W. E. B. DuBois, leader afro-américain fondateur de la *National Association for the Advancement of Coloured People*), que nous livre l'auteur. On suit McKay au fil de ses rencontres, aussi diversifiées qu'inattendues, depuis Lamine Senghor, ancien tirailleur sénégalais passé au communisme nègre dans les années vingt et organisateur des marins et dockers noirs de Marseille, jusqu'à Nancy Cunard, richissime anglaise, héritière de la compagnie de navigation qui porte son nom, qui se pique de littérature et de "négrophilie" tout en refusant de payer Claude McKay, quasi indigent, pour sa participation à l'anthologie noire qu'elle est en train de rassembler.

Dans un univers radicalement différent, ses conversations avec Trotsky traduisent bien l'opinion générale du temps sur le "monde noir". En effet, le leader de la révolution russe considère "les Noirs comme un peuple comme les autres", mais il ajoute qu'ils se trouvent "malheureusement en retard dans la marche de la civilisation", et cette idée ne semble pas heurter notre héraut de la *Harlem Renaissance*, qui partage sans doute l'idée très



répandue à l'époque d'un "retard" du monde noir en général, et de l'Afrique en particulier.

Dans la partie française de son périple, Claude McKay nous parle du manuscrit de *Home to Harlem*, son roman le plus connu, terminé à Antibes durant l'été 1927 et qui sera fort mal reçu par les "*New Negroes*" de Harlem à sa sortie en 1928. Les éditions André Dimanche nous donneront-elles l'occasion de bientôt juger sur pièces de la valeur de cette œuvre importante de la littérature américaine, qui annonce le roman réaliste afro-américain d'un Richard Wright ou d'un Chester Himes et dont la seule édition française date de... 1932 ?

Ph. D.

ROMANS

Salim Bachi

Le chien d'Ulysse

Gallimard. 2001. 258 p.,

98 F. 14,94 euros

➤ Salim Bachi a trente ans tout juste et vit en France depuis 1997. Il signe là son premier roman. Le texte est sombre, désespéré même. Il déverse, tel un trop-plein, une prose abondante et débordante. L'imaginaire, le symbolisme et le réalisme le plus cru s'entrechoquent, le passé bouscule le présent, la quête de sens bute

sur le déracinement et l'oubli, les tranches de vie se mêlent, s'emberlificotent dans les ruelles de Cyrtha, "*ville-cancer*" de ce "*pays cannibale*".

Comme d'autres écrivains algériens (Boualem Sansal, Amin Zaoui...), l'auteur a choisi – mais est-ce un choix ? – de faire osciller son texte entre plusieurs genres et de briser la ligne du temps. L'exercice permet sans doute de traduire la confusion algérienne – et de s'inscrire dans l'héritage d'un Kateb Yacine par exemple –, mais peut aussi parfois donner le tournis au lecteur...

Le 22 juin 1996, quatre ans jour pour jour après l'assassinat du président Boudiaf, nous partageons une journée de la vie d'Hocine. Dans la soirée, l'étudiant a rendez-vous avec le commandant Smard, en quête de nouvelles recrues. Acceptera-t-il de devenir une taupe contre l'argent et l'offre alléchante du cynique officier ? Au soir de ce 22 juin, Hocine avouera : "*Je ne suis plus l'enfant que je prétendais être tout à l'heure. Je ne suis plus rien de ce que j'ai été ce matin. Une éternité a passé. Et plus, peut-être.*" Entre son réveil dans l'appartement familial "*pléthorique*" et son retour à la

nuit tombée, Hocine vivra des heures déterminantes. Sa journée se passe avec son ami Mourad, son double et son contraire. Mourad le poète est amoureux d'Amel, l'épouse d'Ali Khan, leur professeur de littérature. Hocine, lui, n'entretient avec les femmes qu'un commerce charnel, utilitaire. Un assouvissement. Ensemble, entre vérités et mensonges, rêves et réalités, les deux hommes embarquent pour une journée particulière. Elle commence chez Ali Khan avec la présence de son ami, le journaliste Hamid Kaïm qui, depuis les lointaines années de révoltes étudiantes et son amour pour Samira, traîne le poids terrible d'une ancienne culpabilité. Elle passe par la mort du pauvre clochard descendu parce qu'il ne cessait de brailler "*À Ithaque ! à Ithaque !*", ce que la police algérienne, qui n'a pas forcément lu

Homère ou qui est tout simplement dure de la feuille, traduit par "À l'attaque !" Elle se termine avec Seyf et sa terrible confession. Seyf est un membre des forces de sécurité. Le tortionnaire, surnommé "le bourreau de Cyrtha", est devenu une froide mécanique. La scène où il s'explique avec Hocine et ses copains étudiants est une des plus fortes du livre.

"Tout ça me dépassait. Les uns égorgeaient, les autres torturaient et assassinaient. Les uns avaient tort, les autres avaient raison. J'aurais voulu ne jamais tomber entre leurs mains, aux uns comme aux autres", dit Hocine avant de se rendre à son rendez-vous nocturne. Il ne sortira pas indemne de cette odyssée dans les dédales de Cyrtha et de ces existences broyées. Au moins sait-il maintenant quelle attitude adopter face à Smard. Mais il ignore encore comment cette journée se terminera.

M. H.

Mohamed Dib

Comme un bruit d'abeilles

Albin Michel, 2001.

285 p., 98 F

➤ Mohamed Dib nous propose un ensemble de dix nouvelles, dont la première introduit l'ouvrage et se poursuit en trois parties situées plus loin. Les lieux, dans certaines nouvelles, ne sont pas clairement locali-

sés : on pense tour à tour à des pays de l'Est, au pourtour méditerranéen, au monde arabe... Dans d'autres au contraire, il y a comme une surlocalisation que renforce le style ou le langage, comme lorsque l'auteur nous parle de la banlieue française avec une langue en résonance, avec la vie des quartiers. Ou lorsqu'il s'agit de l'Algérie et du terrorisme.

M. Dib nous amène dans des sociétés se défaisant difficilement de leur passé et sans perspectives bien claires. Chaque fois, ce sont des bribes du monde, entrevues par des fragments du quotidien, autant de séquences où la relation à l'Autre se trouve en question, que ce soit au sein d'un couple cherchant à décider s'il doit sortir ou rester dans l'appartement – ce qui devient prétexte au dévoilement de l'histoire des conjoints, de leurs rancœurs accumulées, de leurs positions – ou dans une échoppe, où se noue entre un vieil homme et un plus jeune un dialogue fait de respect autant que d'incompréhension. La connaissance familière, celle du proche, celle du conjoint, du compagnon, revient de fait le plus souvent à une myopie : l'Autre est réduit à une sorte

de permanence et aux mécanismes de l'habitude, ce qui équivaut quasiment à l'ignorer. Dans l'écriture de M. Dib, les silences, les temps de flottement, la vacuité participent totalement de ces temps d'échange, de ces face-à-face qui se transforment en un regard biaisé sur des bouts de sociétés en dislocation. Parfois, outre le lieu, le temps de référence semble également incertain – on est entre rêve et éveil de début de journée. Un entredeux charriant ses réminiscences d'attentats, de morts, d'enfants, des vies qui basculent dans un monde, dans des villes déchirés. Parfois le temps est brusqué : c'est le surgissement de l'horreur et de la barbarie de ceux qui viennent tuer, rompant la quiétude d'une après-midi somnolente. Parfois les positions sont incertaines : on

assiste, sur fond de neige et de montagne, à un renversement de situation entre une prisonnière et l'émir d'un groupe de terroristes. Le propos de la femme esquisse un autre regard sur le bourreau.

Mais en réalité, la mise à l'épreuve, si peu manifeste soit-elle, est constante. Et même loin des villes et des montagnes, les hommes sont confrontés à leurs limites, souvent dans des situations qui semblent sans issue, comme lorsque par le sable envahissant, par la tempête, le désert, "*épais, colossal, obtus*", se referme.

*Abdelhafid
Hammouche*

Mehdi Lallaoui

Une nuit d'octobre

Éd. Alternatives. 2001.

204 p.. 80 F

➤ En février 1999 se déroule le procès Papon. Pas celui de Bordeaux, mais un autre où, cette fois, l'ancien préfet de police de Paris poursuit Jean-Luc Einaudi pour ses travaux et révélations sur cette terrible "*nuit d'octobre*". L'historien accuse Maurice Papon d'avoir couvert les assassinats de centaines d'Algériens venus, à l'appel du FLN, manifester pacifiquement dans les rues de la capitale en ce 17 octobre 1961. C'est à partir de ce procès que

Mehdi Lallaoui a construit son roman, où la fiction rencontre l'histoire et la chronique judiciaire. Dans ce roman, l'un est appelé Renucci et l'autre Crapon. Quelques jours avant et pendant le procès, un groupe d'amis hétéroclites se mobilise pour retrouver des témoins et rassembler des preuves qui pourraient venir grossir le dossier de l'historien face à son accusateur.

Il y a là Dadou, le jeune Beur, Hélène la "dame pipi", qui cache un secret, le vieux militant Robert, Agnès, la fille de Gérard Tardieu, l'ancien policier infirme toujours haineux, et Serge, l'ami de la famille. ➡

Pub

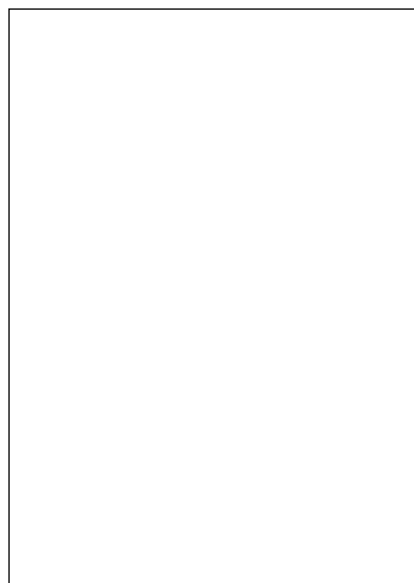
Policier lui aussi, il était en service le 17 octobre 1961 et ne souhaite pas que cette petite bande de détectives improvisés mette son nez dans des affaires anciennes.

Après ses différents travaux sur l'histoire de l'immigration en France, la déportation des Algériens en Nouvelle-Calédonie ou la participation des Nord-Africains à la Première Guerre mondiale, Mehdi Lallaoui tourne ici une nouvelle page de la mémoire nationale.

M. H.

Karim Nasserï _____
Noces et funérailles _____
Denoël, 2001, _____
183 p., 95 F _____

➤ Le ton adopté dans ce roman est celui d'un récit à la première personne. Celui d'un enfant qui grandit dans un vil-



lage marocain proche de l'Algérie. Le village se donne à voir avec ses personnages, ses familles et son fonctionnement au quotidien. Mais surtout, le regard porté par l'enfant se focalise sur l'absence du père, introduisant de la sorte la question de l'exil, de l'émigration et de la relation enchevêtrée entre le Maroc et la France. Le propos est sans détour : l'absence du père est vécue par l'enfant comme une libération et il ne cesse de le dépendre, lors de ses séjours, comme le "Dictateur" qui fait preuve d'autoritarisme. Le cadre de la famille élargie, et même le village dans son ensemble sont présentés sous cet angle d'une autorité sans raison et d'une soumission sans perspective.

Mais par-delà la relation père-fils, qui sert d'arrière-fond, le récit est aussi l'occasion de mettre en exergue les pulsions qui accompagnent la sortie de l'enfance. C'est une sexualité débri-dée – avec la perversion de l'imam, la fornication avec certains animaux du village – qui est montrée. Les scènes érotiques se succèdent avec une place conséquente de l'homosexualité et de la prostitution.

Aidé par une écriture agréable, Karim Nasserï montre un Maroc contemporain où les déviances sont multiples et les pouvoirs pervertis. Il offre une succession d'étapes dans la relation père-fils, mais aussi dans le passage du monde rural à la vie citadine, un passage à partir duquel se forge une autre perception de l'émigration – celle du père en France et celle de la famille amenée à quitter le village.

A. H.

Boualem Sansal _____
L'enfant fou _____
de l'arbre creux _____
Gallimard, 2000. _____
301 pages. _____
115 F, 17,53 euros _____

➤ Après le retentissant *Serment des barbares* (cf. *H&M*, n° 1223) Boualem Sansal signe là son deuxième roman. Le lecteur déjà séduit retrouvera les qualités exceptionnelles qui lui ont fait aimer ce nouveau venu dans la littérature, haut fonctionnaire de la République algérienne de son état. La plume, trempée dans une encre mâtinée de Rabelais et de Léon Bloy, est impertinente, jamais pontifiante, toujours habile à détourner les dictons, conventions et autres paresse du langage. Innovante, elle a un rythme et des constructions bien à elle. Elle sait laisser poindre ce qu'il faut d'ironie pour éviter au sérieux d'en

prendre trop à son aise. Si le verbe est prolixe, la phrase n'est jamais creuse. Dans cette densité, chaque mot pèse son poids de signification et de réflexion. Que ceux que la complexe construction du précédent roman avait rebutés se tranquillisent : ce nouveau livre évite les digressions, facilitant ainsi l'immersion dans un récit qui prend parfois des allures de conte philosophique.

“Moi, Pierre, sain de corps et d'esprit, déclare ici et maintenant : Je ne suis pas venu faire la guerre d'Algérie, ni à son roi ni à son peuple. Je suis né dans ce pays [...]. Mon père, Hector Jean, médecin au grand cœur, y est mort à l'âge de trente-deux ans sur une mine égarée. Apprenez qu'un grand secret m'enchaîne à ce pays.” Ce secret, l'informaticien de trente-sept ans est là pour le percer. Pierre Chaumet n'est ni le fils de la femme qui, en France, l'a aimé et élevé, ni celui d'Hector Jean. Il se nomme Khaled El Madauri et a été enfanté par Aïcha, une Algérienne qui a depuis perdu la raison. Pierre veut retrouver Khaled. Il veut éclaircir le mystère de sa naissance, démasquer les assassins de son père, Omar El Madauri, comprendre pourquoi sa destinée a été contrariée. Avec Salim, qui croit aller

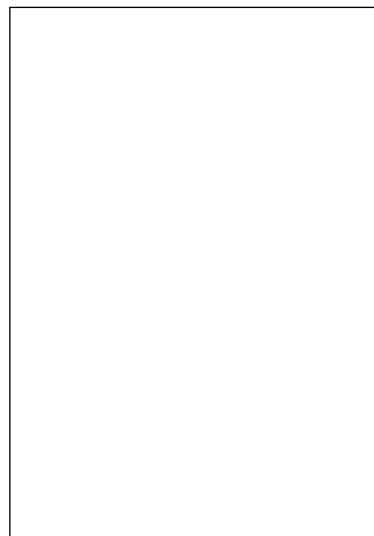
à la recherche d'*“un trésor ou de quelque chose d'approchant”*, il part à *“l'escalade de la colline oubliée”*. Direction Vialar, aujourd'hui Tissemsilt, à 300 kilomètres d'Alger. Aidé de son compagnon, il remontera les sentiers tortueux et ascendants de cette *“colline oubliée”*. Pierre ou Khaled, ce *“Français qui ne l'est plus vraiment”*, se retrouvera au bagne. Au tristement célèbre bagne de Tazult-Lambèse.

Il y partage une cellule avec Farid et Gaston, son rat *“bordélique”*. Les échanges entre les deux détenus, entre le Français d'Avallon et l'Algérien d'El Harrach, entre deux condamnés à mort façonnés par des cultures et des psychologies différentes sont vifs, parfois drôles, toujours emprunts d'une réciproque bienveillance. L'un et l'autre se racontent. Broyés par la même histoire, ils sont condamnés au même avenir. Ces *“mutants”* – Pierre, l'*“hybride”*, le *“cosmopolite”* et Farid, *“mort de l'intérieur”*, à qui l'on avait réussi à faire perdre le sens du bien et du mal – sont liés par *“un serment d'amour dont ils ne viendront jamais à bout”*.

À Lambèze, il arrive parfois que l'armée donne l'assaut contre le quartier des Chevelus ou

qu'une commission d'enquête internationale visite les prisons, donnant lieu alors à un dialogue en argot et à un exercice d'écriture et de persiflage décapant. Dans l'enceinte éternelle de ce bagne, il y a, au creux d'un arbre, un *“enfant fou dont on ne sait si les pleurs nous font le plus grand mal ou un bien merveilleux”*. Mais ce n'est pas d'une commission dont ces bagnards et ce pays ont besoin, *“mais d'un homme [...] capable de dire : honte à vous, Hommes d'Alger. Je suis venu vous dire : qui manque à un enfant insulte Dieu, qui tue une femme détruit la vie, qui arrache un arbre démembré la terre”*.

Boualem Sansal poursuit sa traque contre les dénis de la mémoire. La charge contre ce système, contre la sacralisation de la lutte pour l'indépendance et contre l'hypocrisie sur



laquelle repose cette société est portée avec une force et une efficacité rares. Comme Pierre, "chaque homme de ce pays doit retrouver sa colline oubliée". La pente est raide. Sansal ouvre la voie.

M. H.

THÉÂTRE

Mohamed Kacimi

**La Confession
d'Abraham**

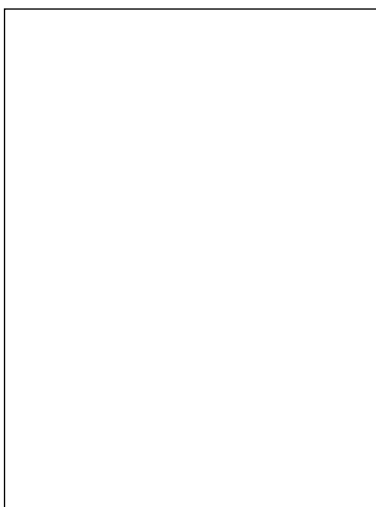
Gallimard, 2000. 83 p..
69 F. 10.52 euros

➤ Mohamed Kacimi revisite l'histoire d'Abraham et de sa femme Sarah, dans un texte insolent et drôle qui rappelle *Le Mouchoir*, son premier roman, paru en 1987 (L'Harmattan). Respectant le texte biblique, du moins dans l'enchaînement des principaux événements qui marquent la vie du patriarche, l'auteur s'amuse à lui donner une résonance moderne, à mettre en parallèle notre actualité avec l'histoire de ce couple vénéré par les trois religions du Livre. Ce comique de situation ne faiblit jamais et donne lieu à des scènes et à des échanges hilarants. L'impertinence parcourt toutes les pages. Elle est souvent le fait de Sarah. Ainsi, avertie par un Abraham essoufflé que Dieu exige leur fils en sacrifice, Sarah s'écrit : "Mais qu'est-ce qu'il nous veut à la

fin, ton bon Dieu ? Cela fait des siècles maintenant qu'il s'acharne sur la famille. Pour une malheureuse pomme, il expulse du Paradis les pauvres Adam et Eve, comme des sans-papiers. [...] Il fout la zizanie dans la langue parce que Monsieur ne supporte pas la vue d'un HLM à Babel. [...]

Il rase sous nos yeux deux villes pour un orgasme qu'il juge mal placé. Il met quarante ans avant de me donner un enfant et maintenant qu'il est là, il veut en faire un barbecue..." S'ensuivent des menaces qui ont dû faire revenir le Tout-Puissant sur sa décision...

Entre la chronique historique ou religieuse et ce travail du romancier, s'insèrent en italique des missives imaginaires écrites par quelques contemporains à l'attention d'Abraham. Elles sont l'œuvre d'inconnus, comme Sélim, de Gaza, en quête pour lui mais aussi pour Y. Arafat de "la recette des harosets"; des habitants de Bassora qui disent combien "leurs grands-parents" ont bien fait de quitter l'Irak, "sinon les Américains [les] auraient fait mourir de faim"; de Gardiens de la Thora qui s'adressent à Abraham par cette formule :



"À notre grand-père à nous tout seuls" ou encore de Nadia, une petite fille d'Alger qui demande : "Si Idith est morte pour avoir voulu voir de près la violence de Dieu, est-il possible de la considérer comme l'ancêtre des journalistes algériens ?" Ces lettres sont aussi expédiées par quelques personnalités célèbres comme Michel Rocard, Jacques Lacan ou André Chouraqui, vexé et même énervé qu'Abraham lise la Thora dans une autre traduction que la sienne... Le sacrifice, qui était déjà au centre de son roman *Le jour dernier*, est aussi l'acmé de cette pièce. La dernière lettre reçue par Abraham dit : "Qu'est-ce que c'était beau l'Euphrate avant que le ciel ne t'adresse la parole." Encore une fois, c'est une femme qui écrit ces mots : Sarah, l'amour d'Abraham.

M. H.